16 Juin, 1846.

JOURNAL SEMI-HEBDOMADAIRE,

ON S'ABONNE :

A Montreal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Quebec, CHEZ M. J. TARDIF, agent, AU PALAIS DE JUSTICE.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education. Industrie. Progrès.

Vol. III. No 40.

PARAISSANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT.
(Payable d'avance.

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, ... £1 0 0
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul, . . . £1 0 0
Aux deux publications réunies, ... £1 10 0

PRIX DES ANNONCES.
Six lignes et au-dessous, première insertion. . . . . 2s.-6d.
Dix lignes et au-dessous, première insertion. . . . . 3s.-6d.
Au-dessus par ligne. . . . . 6d.
Toute insertion subséquente, le quart du prix
(Affranchir les lettres.)

ÉCRITS POPULAIRES

DE FRANKLIN.

LA SCIENCE

DU BONHOMME RICHARD.

(*Suite.*)

« *Que signifient les désirs et les espérances* de temps plus heureux ? Nous rendrons le temps meilleur si nous savons agir. Le *travail*, comme dit le bonhomme Richard, « n'a pas besoin de souhaits. Celui qui vit d'espérance court risque de mourir de faim : il n'y a pas de profit sans peine." Il faut me servir de mes mains, car je n'ai point de terres, ou si j'en ai, elles sont fortement imposées ; et, comme le bonhomme Richard l'observe avec raison, « un métier vaut un fonds de terre ; une profession est un emploi qui réunit bonheur et profit." Mais il faut travailler à son métier, et suivre sa profession ; autrement, ni le fonds, ni l'emploi ne nous aideront à payer nos impôts. Quiconque est laborieux n'a point à craindre la disette ; car « la faim regarde à la porte de l'homme laborieux, mais elle n'ose pas y entrer." Les commissaires ni les huissiers n'y entreront pas non plus : "car le travail paye les dettes, et le désespoir les augmente." Il n'est pas nécessaire que vous trouviez des trésors, ni que de riches parens vous fassent leur légataire. *L'activité*, comme dit le bonhomme Richard, « est la mère de la prospérité, et Dieu ne refuse rien au travail. Labourez pendant que le paresseux dort, vous aurez du blé à vendre et à garder." Labourez pendant tous les instans qui s'appellent aujourd'hui ; car vous ne pouvez pas savoir tous les obstacles que vous rencontrerez demain. C'est ce qui fait dire au bonhomme Richard : « Un bon aujourd'hui vaut mieux que deux demain. Et encore : Avez-vous quelque chose à faire pour demain ? Faites-le aujourd'hui." Si vous étiez le domestique d'un bon maître, ne seriez-vous pas honteux qu'il vous surprit les bras croisés ?—Mais vous êtes votre propre maître : rougissez donc de vous surprendre vous-même dans l'oisiveté, lorsque vous avez tant à faire pour vous, pour votre famille, pour votre patrie, pour votre prince. Levez-vous donc dès le point du jour ; « que le soleil, en regardant à terre, ne puisse pas dire : voilà un lâche qui sommeille." Point de remise, saisissez vos outils, et souvenez-vous, comme dit le bonhomme Richard, « qu'un chat en mitaines ne prend point de souris."—Vous me direz qu'il y a beaucoup à faire, et que vous n'avez pas la force.—Cela peut être ; mais ayez la volonté et la persévérance, et vous verrez des merveilles ; car, comme dit le bonhomme Richard dans son almanach, je ne sais plus de quelle année : « l'eau qui tombe constamment goutte à goutte finit par creuser la pierre. Avec du travail et de la patience une souris coupe un câble, et de petits coups répétés abattent de grands chênes."

« Il me semble entendre quelqu'un de vous me dire :—« Est-ce qu'il ne faut pas prendre quelques « instans de loisir ?"—Je vous répondrai, mes amis, ce que dit le bonhomme Richard : « Employez bien votre temps, si vous voulez mériter le repos ; et ne perdez pas une heure, puisque vous n'êtes pas sûrs d'une minute."

« Le loisir est un temps qu'on peut employer à quelque chose d'utile. Il n'y a que l'homme vigilant qui puisse se procurer cet espèce de loisir auquel le paresseux ne parvient jamais. "*La vie tranquille, comme dit le bonhomme Richard*, et la vie oisive, sont deux choses fort différentes." Croyez-vous que la paresse vous procurera plus d'agrément que le travail ? Vous avez tort ; car, comme dit encore le bonhomme Richard, « la paresse engendre les soucis, et le loisir sans nécessité produit des peines fâcheuses. Bien des gens voudraient vivre sans travailler, par leur seul esprit ; mais ils échouent faute de fond." Le travail, au contraire, amène à sa suite les aises, l'abondance, la considération. « Le plaisir court après ceux qui le fuient. La fileuse vigilante ne manque jamais de chemise. Depuis que j'ai un troupeau et une vache, chacun me donne le bonjour," comme dit très bien le bonhomme Richard.

« II. Mais ce n'est point assez de l'amour du travail, il faut encore avoir de la constance, de la résolution et des soins ; il faut voir ses affaires avec ses propres yeux, et ne pas trop s'en rapporter aux autres. Car, comme le dit le bonhomme Richard, « je n'ai jamais vu un arbre qu'on change souvent de place, ni une famille qui déménage souvent, prospérer autant que d'autres qui sont stables." Et d'ailleurs : « Trois déménagemens font le même tort qu'un incendie. Gardez votre boutique, et votre boutique vous gardera. Si vous voulez faire votre affaire, allez-y vous même ; si vous voulez qu'elle ne soit pas faite, envoyez-y. Pour que le laboureur prospère, il faut qu'il conduise lui-même sa charrue. L'œil d'un maître fait plus d'ouvrage que ses deux mains. Le défaut de soins fait plus de tort que le défaut de savoir. Ne point surveiller les ouvriers, c'est livrer sa bourse à leur discrétion." Le trop de confiance dans les autres cause la ruine de bien des gens ; car, comme dit l'almanach, « dans les affaires de ce monde, ce n'est pas par la foi qu'on se sauve, c'est en n'en ayant pas." Les soins qu'on prend pour soi-même sont toujours profitables ; car « le savoir est pour l'homme studieux, et les richesses pour l'homme vigilant, comme la puissance pour la bravoure, et le ciel pour la vertu. Si vous voulez avoir un serviteur fidèle et que vous aimiez, servez-vous vous même." Le bonhomme Richard conseille la circonspection et le soin, par rapport aux objets même de la plus petite importance, parce qu'il arrive souvent qu'une légère négligence produit un grand mal. « Faute d'un clou, dit-il, le fer d'un cheval se perd ; et faute d'un cheval, le cavalier lui-même est perdu, parce que son ennemi l'atteint et le tue ; et le tout pour n'avoir pas fait attention à un clou au fer de sa monture." (*A continuer.*)

LES CHUTES DU NIAGARA.

(CORRESPONDANCE PARTICULIERE DU COURRIER DES ETATS-UNIS.)

Eagle Hotel, 29 mai 1845.

Arrivée aux Chutes.—Différence de température.—Retour des hirondelles.—Départ des oiseaux hivernans.—Retour des oiseaux émigrans.—Derniers adieux de l'hiver.—Principales voies qui conduisent aux Chutes.

Après un voyage à petites étapes, et qui m'a pas pris moins de trois *semaines, depuis* mon départ de New-York (bien que, par le railroad, le même trajet se fasse en trente-six heures), j'ai enfin revu mes pénates d'été ! Il est inutile de vous affirmer que, malgré l'hypothèse du géologue Lyell, qui veut que les Chutes reculent chaque année, à pas comptés, vers le lac Erie, (ce qui, du reste, est géologiquement vrai), je les ai, Dieu merci ! retrouvées au même endroit où je les avais laissées l'année dernière,—grâce, toutefois, à l'extrême lenteur avec laquelle elles ont la précaution d'opérer leur rétrogradation séculaire. Avec elles, j'ai aussi retrouvé les arbres partout en fleurs, et somptueusement parés de leur vert et frais feuillage d'été ; c'est un fait assez rare dans ces régions-ci, et qui ne s'observe ordinairement pas avant les premières semaines de juin, car les chutes étant au moins de cinquante pieds plus élevées que New-York, la température y est toujours plus basse à toutes les époques, et, par conséquent, moins précoce de quinze à vingt jours, et souvent de beaucoup plus. Aussi, les hirondelles qui, selon le poétique Bernardin de Saint-Pierre, ne font leur apparition printannière qu'avec les premiers boutons de rose et le doux parfum des violettes, mais que le taciturne enthomologiste Latreille ne nous ramène tout prosaïquement qu'avec les premiers moucherons et les premières chenilles, leur pâture favorite, les hirondelles, disais-je, ont à peine remplacé les cygnes et autres palmipèdes princiers qui d'ordinaire prennent leur quartier d'hiver dans les superbes environs de Grand-Island et des cataractes. Avec ces derniers, les mouettes et les plongeurs, dont parle l'auteur d'*Atala*, ont pris la route du nord, pour laisser la place aux loriots jaunes, aux cardinaux rouges, aux cotingas bleu d'azur, aux colibris diaprés de cent reflets, et aux tourterelles roucoulantes qui viendront bientôt égayer de leurs riches parures et charmer de leurs joyeux concerts, les solitudes encore silencieuses où l'amour les ramène chaque année, où l'hymen protége les berceaux de leur tendre postérité sous les touffes embaumées des plus riantes fleurs naturelles. C'est vous dire, en peu de mots, que le sourcilleux bonhomme Hiver nous a définitivement quittés, pour se réfugier, d'un bond vers les régions australes, jusqu'au jour où, d'un autre bond (car c'est ainsi, vous le savez, que s'opère ici la transition du froid au chaud), le vieux sournois viendra demander à l'automne sa revanche des faveurs dont nous aurons été comblés, comme d'habitude, par le printemps et l'été, pendant son absence forcée. Or, comme il nous faudra tous, bon gré, mal gré, payer nos arriérés à l'inexorable et frileux despote, tachons donc d'ériger en préceptes, afin de mieux les mettre en pratique, les moyens d'après lesquels chacun peut narguer à plaisir, pendant l'interrègne, malheureusement si court, les trois bonnes sœurs Flore, Cérès et Pomone, d'ordinaire si pleines de bienveillance à l'égard de l'espèce humaine.

S'il est vrai que « tous les chemins conduisent à Rome," il n'en est pas exactement de même à l'égard des chutes du Niagara. Depuis la Nouvelle-Orléans, l'un des plus grands foyers de l'*émigration fashionable*, pendant les fureurs de la canicule, jusqu'aux rives du Niagara, cette *ultima thule* du beau monde voyageur, il n'y a que trois voies principales offertes aux pélerins, sans parler, toutefois, de celle qui conduit la fashion canadienne depuis Québec et Montréal, par Kingston et Toronto, jusqu'au village de Drummondville, perché sur les hauteurs de la grande chute, à l'occident des cataractes. La première de ces voies, pour ceux qui partent de la Nouvelle-Orléans, est, sans contredit la plus commode et la plus pittoresque. Elle se forme du cours entier du majestueux Meschacébé, si justement surnommé par les aborigènes *le Père des Eaux* : de la rivière de l'Illinois, si romantique et si paisible, jusqu'à Pérou, village où elle cesse d'être navigable ; de la route canadienne, jonchée de fleurs et traversée de mille ruisseaux, qui conduit de Pérou à Chicago, aux confins du lac Michigan, à travers les magnifiques, on peut même dire, sans la moindre exagération, les sublimes prairies illinoises, tant vantées par les voyageurs, si courtisées par les poètes ; du transparent lac Michigan jusqu'au détroit de Macanœ, patrie de ces truites gigantesques, si prisées par la gastronomie américaine ; du paisible lac Huron, célébré par Voltaire, jusqu'à Détroit, ancienne colonie franco-canadienne ; et, enfin, du limpide lac Erie, dans toute son imposante longueur, jusqu'à Buffalo, si justement surnommée la *Reine de l'Ouest*, et d'où, prenant le Niagara-Railroad, le voyageur, plein d'enthousiasme et d'espérance, se trouve, en moins de deux heures, déposé dans les frais et confortables salons de l'Eagle Hotel, jusqu'au bord même des chutes, dont les sourds gémissemens réjouissent aussitôt son oreille, et font tressaillir la terre sous ses pieds !

C'est cette même route, mais dans un sens inverse que le prince de Joinville suivit, il y aura bientôt quatre ans, dans son périple des Etats-Unis.

Ce voyage, qu'aux jours de Louis-Philippe et de Châteaubriand on ne pouvait accomplir en moins de trois mois, s'opère de nos jours en moins de deux semaines. En effet, logé dans une de ces diligences flottantes qui, comme des "cachalots asthmatiques," remontent "en toussant si fort," les flots rapides du Mississipi, le voyageur un peu pressé peut franchir en neuf ou dix jours l'énorme distance de près de trois mille milles qui, par cette route délicieuse, unissent la Nouvelle-Orléans aux chutes de Niagara.

Mais il faut avoir soi-même remonté le Meschacébé, salué, à son confluent, l'interminable Missouri, vogué sur l'Illinois, glissé sur ces poétiques prairies de l'Ouest, et sillonné cette chaîne de lacs, vrais pactoles du continent américain, pour concevoir toutes les jouissances réservées par la nature au voyageur amateur que les loisirs de la fortune conduisent aux chutes par cette route enchantée. Qu'il ait, en outre, la chance assez rare de remonter ces fleuves pendant une de ces inondations diluviennes qui permettent aux bateaux à vapeur d'échouer sur le clocher des églises en naviguant au milieu des villages riverains submergés par les flots, comme cela eut lieu, il y aura bientôt deux ans ; qu'il traverse ces immenses et solennelles prairies pendant l'un de ces incendies nocturnes, d'où s'élève souvent jusqu'aux nuages cet océan de flammes qui dévorent en courant les myriades d'arpents d'herbes sèches que le hasard, le chasseur indien ou la malveillance, a livrées à la torche incendiaire ; qu'il sillonne enfin ces lacs d'ordinaire si calmes, pendant l'un de ces orages d'été où le *tonnerre américain* roule et gronde en échos prolongés, au milieu d'un cataclysme d'eau et d'éclairs, sous un ciel enseveli par des ténèbres épaisses, pendant que la foudre éclate de tous côtés avec un horrible fracas, et que le vent, soufflant avec des poumons irrités de l'antique Chaos, déchaîne les flots courroucés, arrache les arbres du rivage, et menace, pendant quelques instants, de transporter le navire jusqu'au sommet même des montagnes ;—oh ! alors, à mon avis, avis basé toutefois sur *l'expérience*, il ne manque plus rien à la bonne fortune du voyageur.

La seconde route, qui n'est guère pratiquée que par les habitants du Tennessee, du Kentucky et de l'Indiana, traverse l'état de l'Ohio, depuis Cincinnati jusqu'à Cheveland, sur le lac Erie, d'où le bateau de Chicago prend le voyageur au passage pour le conduire à Buffalo. Quelquefois, remontant le fleuve si beau, mais un peu monotone, de l'Ohio, jusqu'à Pittsburg, le voyageur traverse la Pensylvanie jusqu'à Philadelphie, d'où il continue sa route par le New-Jersey jusqu'à New-York. Cette route est la moins attrayante qui se puisse imaginer.

La troisième voie, quoique moins agréable, beaucoup plus lente et moins pittoresque que la première, offre cependant au voyageur des compensations qui ne sont pas sans intérêt. Ainsi, après avoir franchi en bateau à vapeur la courte distance qui sépare la Nouvelle-Orléans de la Mobile, il traverse tour à tour les sombres forêts, les riantes savanes, les agrestes vallées, les riches plantations de tout genre et les cités populeuses qui embellissent les fertiles terroirs de l'Alabama, de la Géorgie, des deux Carolines, Maryland, de la Pensylvanie, et du New-Jersey. La route se divise en maintes fractions variées ; ce qui détruit toute espèce de monotonie. Tantôt on est rudement cahoté par le *stage*, pour la rémission de ses péchés, car rien n'est comparable aux stages du Sud, à mon avis du moins, si ce n'est le trot d'un dromadaire boiteux ayant pour selle un sac de noyaux de pêches ou de pierres à fusil. Tantôt, on est nonchalamment emporté sur un rapide bras de rivière par un tremblant bateau à haute pression, dont la coqueluche éternelle vous empêche de fermer l'œil,—quand ce n'est pas, toutefois la terrible

---

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

LE DERNIER DES GROGNARDS,

La Comtesse d'Harleville

ET

LE MARGUILLIER.

(*Suite.*)

XVII.

UNE MÈRE COMME IL Y EN A QUELQUES-UNES.

Les pressentiments du comte d'Harleville à son lit de mort n'avaient point été trompeurs. Bien qu'elle eût appris à Aix, où elle vivait au milieu des plaisirs, la mort de son époux, la la comtesse ne revint à Mennecy que trois mois après, et y reparut avec le calme de l'indifférence et l'insouciance de la coquetterie. Sur ses pas se pressèrent bientôt un essaim de consolateurs et de prétendants, et ce château, encore couvert d'un crêpe de deuil, devint un lieu de joyeux rendez-vous et de dissipation. Les amis qu'avait laissés le comte d'Harleville étaient scandalisés de la conduite de sa veuve : le grognard pouvait à peine maîtriser son indignation ; quant au vicomte de La Pannetière, il s'était volontairement exilé de ce séjour de *perdition*, comme il l'appelait dans sa juste susceptibilité, pour se confiner dans une modeste habitation qu'il avait louée aux environs de Mennecy. Le notaire Gonet ne venait chez madame d'Harleville que lorsque la comtesse l'y faisait appeler pour les affaires ayant rapport à la succession de son mari. Mademoiselle de Saint-Ange, fidèle à la promesse qu'elle avait faite à la marquise, promesse qu'elle avait renouvelée au comte, se maintenait digne et austère au milieu de cette folle société.

Gontrand et Blanche avaient vu d'un œil morne la conduite de leur mère et avaient su l'apprecier sans se permettre la moindre réflexion qui pût la blesser. Madame d'Harleville aurait voulu les associer, tout jeunes qu'ils étaient encore, à son genre de vie et les rendre en quelque sorte solidaires de ses folies. N'ayant pu réussir, la mauvaise humeur qu'elle en ressentit tourna contre mademoiselle de Saint-Ange, qu'elle accusa hautement de lui aliéner le cœur de ses enfants ; mais cette vertueuse demoiselle ne se laissa décourager ni par les mauvais procédés, ni par les paroles âcres de la comtesse : elle continua à remplir ses devoirs de Mentor, et désarma ainsi la haine de la châtelaine, qui finit par ne plus s'occuper ni de l'ancienne confidente de sa mère, ni de Blanche, ni de Gontrand.

Le grognard n'ignorait rien de ce qui se passait au château, et, avec sa perspicacité habituelle, il vint un jour trouver mademoiselle de Saint-Ange et lui dit :

—Mademoiselle, je sais de bonne part que l'on veut vous forcer à battre en retraite à force de vexations, de passe-droits et d'injustice. Je viens vous dire une chose ; c'est que j'ai fait agrandir ma cambuse d'un corps de logis, comme vous savez ; cet enjolivement, je l'ai fait exécuter pour vous et.... pour d'autres peut-être, ajouta-t-il à demi-voix. Dites un mot, et je vais faire meubler l'endroit d'une façon un peu chouette pour vous y recevoir honnêtement. Madame Bourguignon et ma fille vous tiendront compagnie : voilà la chose !

—Mon cher monsieur Bourguignon, répondit mademoiselle de Saint-Ange, je vous sais gré de votre intention, mais je n'ai nullement l'envie de quitter le château de Mennecy, quoi qu'il arrive, à moins cependant qu'on ne me mette de force à la porte. Quelques nuages se sont élevés, il est vrai, entre la comtesse et moi, mais ces nuages se sont dissipés et n'obscurcissent plus notre horizon.

—C'est comme vous l'entendrez, mademoiselle, répondit le grognard ; mais songez bien que le casernement ordinaire et extraordinaire de l'ancien ami du colonel est en disponibilité et par conséquent à votre disposition.

Cependant Blanche, qui touchait à sa dix-septième année, était d'une beauté ravissante ; elle possédait en grâces et en talents tout ce que son frère Gontrand avait acquis en force et en instruction. Les *lions* qui formaient la société habituelle de la comtesse d'Harleville n'avaient point eu de peine à s'apercevoir, dans les rares apparitions de la jeune pensionnaire à Mennecy, que la fille l'emportait de beaucoup sur la mère. Dans les courts instants qu'elle s'était montrée dans le salon de la comtesse, elle avait attiré à elle tous les regards, tous les hommages. Madame d'Harleville avait été blessée au cœur de cette préférence, et un matin qu'à sa toilette elle manifestait sa mauvaise humeur contre Blanche, sa femme de chambre, Louise, fille de vingt ans, d'un caractère rampant et vicieux, se hasarda à lui dire :

—Qu'avez-vous donc, madame ? Vous d'habitude, si gaie et si bonne, vous êtes devenue tout-à-coup triste et inquiète ; votre front se rembrunit, votre jolie bouche ne sait plus sourire. Auriez-vous des chagrins ? Si malheureusement cela était, ne cachez pas à votre fidèle Louise le secret de vos peines !

—Je t'avouerai ma faiblesse, petit, répondit la comtesse, que l'affection calculée de sa suivante flattait intérieurement ; je ne vois pas sans un secret dépit ma fille effacer mes charmes par les siens. Dans mon salon même, dimanche dernier où, comme tu sais, cette radoteuse de Saint-Ange était allée chercher Blanche à sa pension, j'ai vu déserter mes adorateurs habituels pour aller adresser leurs hommages à cette petite fille qui n'a pas eu l'air de s'apercevoir de ce manége.

—Ah ! madame, je suis bien sûr que tous ne se sont pas conduits ainsi !.... M. Golgorowski, par exemple !....

—Chut ! interrompit la comtesse, en posant son doigt sur ses lèvres décolorées, ne parlons pas de lui !....

—Il vous aime tant, madame !....

—Le crois-tu, petite ?.... Oui, ce serait le seul homme qui pût me rendre parfaitement heureuse.... mais....—Et après un silence, madame d'Harleville ajouta à voix basse :—N'est-ce pas qu'il est bien ?

—Oh ! c'est un superbe homme !.... Vous aurez raison de l'épouser. Et puis il est si riche, si généreux !....

—Oui..... fit encore la comtesse en hochant tristement la tête, je t'avouerai que c'est mon intention ; mais, si d'ici là, il allait ne plus m'aimer ?..... Ma fille, vois-tu, ma chère Louise.... tiens, la vue de Blanche me devient insupportable ! ses caresses même me tuent !.... Cela est horrible à dire pour une mère ; mais enfin, c'est ainsi !

—Vraiment ! madame, répondit la perfide camériste, vous mettez martel en tête pour bien peu de chose ! Mademoiselle Blanche n'est-elle pas en âge d'être établie ? Eh bien ! mariez-la, vous en serez débarrassée.

—La marier ! fit la comtesse ; j'y avais songé. Mais pour la faire contracter une union sortable, il faudra que je rende compte à son mari, et par contre-coup, à son frère, du bien que leur père m'a laissé ; et mes affaires de ce côté-là, sont si embrouillées, que, de l'aveu même de Me Gonet, je serais une femme presque ruinée ; mon domaine et ma dot ne me représenteraient alors qu'une fortune si médiocre que je serais obligée de vivre comme une bourgeoise ; et puis Blanche, une fois mariée, n'aurais-je pas des petits enfants ? Moi, grand'mère ! quelles prérogatives ! Un gendre intéressé qui me susciterait peut-être des procès ; des marmots qui m'appelleraient *grand'maman* ? Quelle pitié !

—Il est vrai, madame, qu'une femme belle comme vous l'êtes ne peut guère se plier à ces sottes dénominations qui ne font raffoler que les femmes du commun ; mais, d'un autre côté, est-ce que vous ne pourriez pas marier mademoiselle Blanche avec un riche étranger, et si loin que vous n'entendriez plus parler d'elle ? Tous les ans, vous allez aux eaux ; à votre premier voyage, emmenez votre fille : il ne manque pas de richards et de gens comme il faut à ces rendez-vous de plaisirs ; il s'en trouvera bien un qui deviendra amoureux de mademoiselle Blanche, et qui vous demandera sa main, surtout quand il saura à quelle famille elle appartient ; alors vous saisirez la balle au bond, vous la marierez, et vous reviendrez régner seule ici, sans rivale, et sans crainte d'en rencontrer.

—Ton projet, ma chère, a quelque chose de spécieux, j'en conviens ; mais, outre que la dot à compter à Blanche serait toujours difficile à réaliser, n'aurai-je pas à lutter contre les observations de Saint-Ange, de La Pannetière, et aussi contre les propos de ce M. Bourguignon, cet ancien soldat de mon mari, qui veut tout voir, et tout contrôler, en vertu de je ne sais quelle recommandation qui lui aurait été faite par d'Harleville avant de mourir ?

—De quoi se mêle cette vieille culotte de peau ! s'écria la camériste ; je vous demande un peu en quoi votre conduite et le bonheur de vos enfants le regardent ? Ah ! madame ! à votre place, il y a longtemps que je l'eusse envoyé paître, lui, sa femme et sa fille, qui est